

al noblement ! Catherine sentait faiblir ses forces.

Fille d'un homme excessivement timide et irrésolu, elle avait autant d'énergie morale que son père avait de faiblesse. Catherine tenait de sa mère, laquelle eut été en vieillissant ce que l'on nomme une maîtresse femme !

Catherine avait surtout cette qualité précieuse, de ne pas détourner les regards de la situation et de la regarder bien en face quelque mauvaise et terrible qu'elle fût.

Mais cette fois, elle avait beau se faire forte, elle ne pouvait se résoudre...

Elle pensait, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues...

Elle pensait, et elle voyait le vicomte de Maille malheureux et triste...

Elle pensait, et elle voyait son père malade d'effroi et d'inquiétude...

— Ce qu'il faut avant tout, — se dit-elle, — c'est qu'il ne parle pas ! c'est qu'il ne fasse pas agir le prince de Bourbon... Nom, je ne replacerai pas ce bouquet qui indique une réponse... je le garderai.

Catherine sentait son cœur se serrer :

— Mais, — continua-t-elle, — s'il ne trouve pas le bouquet, il croira que je ne veux pas qu'il parle, il croira que je le repousse, que je ne veux pas l'entendre... lui ! lui qui s'est battu pour moi... lui qui a risqué sa vie, sans même me le faire savoir, pour punir un homme qui avait osé me parler...

Catherine se leva.

— Oh ! comme il m'aime ! — dit-elle. Son joli visage resplendissait. Cette pensée, cette certitude d'être aimée lui fit à l'instant la vie si belle !

— Il m'aime ! il m'aime ! — répétait-elle.

Et elle pressait sur ses lèvres le bouquet de violettes qu'elle tenait dans ses mains.

— Cependant, il ne faut pas qu'il fasse agir le prince ! — reprit-elle. — Que faire ?... lui parler à lui... impossible !... Que faire ?

Et Catherine courbait la tête en pressant son front blanc dans ses mains.

— Ah ! — fit-elle, — tout à coup en se redressant, — c'est cela !

Elle courut à sa petite table de travail.

Elle prit une feuille de papier, une plume et de l'encre, et elle écrivit ce simple mot : *Attendez !*

Puis, elle plia étroitement le papier, et elle l'enfourma dans le bouquet qu'elle divisa en deux.

Cela fait, elle ouvrit doucement sa fenêtre et elle posa le bouquet à l'endroit même où elle l'avait trouvé.

Une pensée nouvelle surgit tout à coup dans son esprit : — sa physionomie s'éclaircit.

— M. de Céranton est si bon, — se dit-elle, — il paraît si fort nous aimer... Si je lui disais tout ! il me donnerait peut-être un bon conseil... Demain il doit venir... je le verrai !

Le lendemain, Catherine courut à sa fenêtre. Un bouquet tout frais était à la place du bouquet fané, et dans ce bouquet il y avait un papier plié...

Catherine le prit vivement et l'ouvrit d'une main tremblante.

Sur ce papier il n'y avait qu'un seul mot de réponse, et cette réponse était : *« J'espère ! »*

Catherine leva sa tête... ses joues se colorèrent... ses prunelles s'animaient.

Elle demeura immobile, — muette et comme frappée par commotion soudaine.

De l'autre côté de la place, le long des bâtiments en construction, elle venait d'apercevoir le vicomte, les mains jointes et les regards fixés sur elle...

En ce moment, on heurta violemment à la porte de la maison.

Catherine tressaillit et regarda. Elle vit des hommes portant un volumineux paquet enveloppé de toile.

Ces hommes avaient sur leur vêtements, les couleurs de la maison de Lorraine.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! — cria Barba, — M. le conseiller vous demande.

Catherine avait précipitamment refermé sa fenêtre.

Elle descendit.

A Continuer



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 21 Mars 1885.

M. L'ABBE TISE

L'autre jour le Canard se rendait à Québec sur un train du chemin de fer du Nord lorsqu'il se rencontra sur un wagon de première avec un vieux missionnaire dont le nom est universellement connu.

C'était l'abbé Tise qui se dirigeait vers la vieille capitale pour donner des conseils aux députés qui siègent actuellement dans la législature locale.

Comme ce vénérable monsieur était une vieille connaissance du Canard, celui-ci alla s'asseoir à côté de lui et engagea la conversation.

— Bonjour, monsieur l'abbé, vous êtes en route pour Québec je suppose. On requiert bien souvent vos services par là-bas.

— Vous y êtes, mon cher monsieur. Vous ne sauriez croire la vie active que je mène depuis plusieurs années parmi ces bons Canadiens. Je suis constamment sur pied.

— Vous avez raison. En lisant les journaux je vois que vous êtes incessamment dans vos travaux. Je vous trouve partout. Je ne puis rencontrer un ami sans qu'il me dise : l'abbé Tise est ici, l'abbé Tise est là, l'abbé Tise était hier dans le conseil des ministres à Ottawa, l'abbé Tise est à la session de Québec. Ma foi, je crois que vous avez le don d'ubiquité.

— Mon cher Canard, vous avez bien raison ; je suis obligé de me multiplier aujourd'hui pour répondre à tous ceux qui me consultent.

— Il y a longtemps que vous travaillez en Canada, monsieur l'abbé. On me dit qu'en 1865 vous avez inspiré au parti conservateur l'idée de la confédération ?

— Oui, j'ai été consulté à ce sujet par feu sir Georges Cartier. Ce pauvre homme ! il est mort martyr de mes doctrines. J'ai toujours été infatigable dans mes travaux. Je desers des congrégations nombreuses dans toutes les parties de la province. Outre mes congrégations d'Ottawa et de Québec, j'en dirige plusieurs à Montréal. Tenez par exemple, j'ai le conseil de ville où j'inspire les résolutions les plus importantes. C'est moi, l'abbé Tise, qui ai conduit toutes les délibérations sur la question des abattoirs. C'est moi qui dirige le département du trésor, qui maintiens la journée de corvée. C'est moi qui inspire les notes les plus importants du bureau de santé. M. Redford, ne pense et n'agit que d'après mes conseils.

Très souvent je suis appelé à rendre des décisions dans la cour du recorder.

La plupart du temps c'est moi qui donne les entreprises de la corporation.

— Vous ne me parlez pas de vos travaux dans le journalisme. Êtes-vous attaché à quelque journal en particulier ?

— Pas précisément, malgré que je sois le directeur spirituel de l'*Etendard*. Je collabore à plusieurs feuilles de Montréal, de Québec et d'autres villes de la province. J'écris un article par semaine pour la *Vérité* contre les évêques et les francs maçons. Tous les jours je dicte à Morissette les boutades qui paraissent sur la quatrième page de l'*Etendard*. J'ai inspiré au Grand Vicairé tous ses articles en vingt-quatre chapitres contre les libéraux catholiques et franc-maçonnerie.

Je collabore assidument au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et au *Monde*, c'est moi qui ai préparé tous les articles sur le procès Mercier Tassé et le juge Ramsay dans la *Minerve*. Rendu à Québec je passerai la nuit blanche à rédiger le projet de loi sur les licences.

— Vous avez pourtant des ennemis personnels. Je sais pour ma part, que l'abbé Tise n'est pas aimé de tout le monde.

— J'ai beaucoup d'ennemis dans la province de Québec, mais ils sont impuissants. Ces ennemis je les connais bien car c'est moi qui ai posé la base de leur fortune. Publiquement ils déclarent qu'ils sont prêts à me bénir. Car ils savent bien que sans mon influence sur le peuple et ses représentants ils resteraient dans l'obscurité et la misère.

Si les Chapeau, les Mousseau sont arrivés au pouvoir c'est grâce à moi, je ne vous dis que ça.

Bonsoir, Canard, je vais dormir un somme pendant quelques minutes, car j'ai rudement de la besogne de taillée à mon arrivée à Québec.

L'abbé Tise rabattit son bonnet sur son front, bailla,

étendit les bras, ferma l'œil et s'endormit, pendant que le Canard allait griller une cigarette dans le wagon de seconde.

Lorsque l'abbé Tise se réveilla, il sortit son calepin et écrivit les lignes suivantes qu'il fit télégraphier à la *Minerve* :

« M. Tassé, souffrant hier d'une attaque de rhumatisme, n'a pu prendre part à la discussion du budget. Il est attendu cependant qu'il parlera avant la clôture du débat. »

Se tournant vers le Canard, l'abbé Tise lui dit : C'est un de mes meilleurs articles.

L'Obsession et le Bouton Miraculeux

LÉGENDE

De la vertu ! pas trop n'en faut,
L'excès ou tout est un défaut !
(Sagesse des Nations)

I

Un beau jour, l'histoire ne nous dit pas si ce fut en été ou en hiver, l'honorable F. X. A. Trudel se fâcha.

Pareil au paysan de la Grèce antique, fatigué d'entendre Aristide être appelé le juste ; il fut rassasié des saintes épithètes dont on le glorifiait. Cette béatification à jet continu qui le poursuivait partout, cet hommage éclatant rendu à un assemblage de vertus si rare chez un seul homme, cette vénération unanime que ses amis comme ses ennemis étaient forcés de lui témoigner, finirent par le lasser.

— Canonisez-moi si vous m'en jugez digne, disait-il modestement à son ami le recorder, mais de grâce attendez au moins mon trépas !

Et comme le recorder, transporté par ces nobles paroles, s'agenouillait pour baiser les pantoufles du Maître : — non, fit ce dernier avec humilité et en le repoussant doucement, je ne suis pas encore pape et ce serait un sacrilège.

Le recorder se contenta alors de toucher respectueusement son habit, puis se retira à reculons, la tête courbée et les mains croisées sur la poitrine.

Demeuré seul le directeur de l'*Etendard* poussa un soupir étouffé, et puis chasser l'envie impérieuse qui l'agitait, de lâcher un juron suspendu sur le bout de sa langue, il regarda par trois fois le portrait du général de Charrette.

II

Or il y avait à cette époque, une effroyable épidémie qui sévissait sur les moutons du district de Longueuil. Ce n'était que lamentations et cris de désespoir parmi les malheureux cultivateurs et éleveurs de l'endroit ; chaque jour ils voyaient leurs troupeaux décimés par la terrible maladie ; et, la gale, puis qu'il faut l'appeler par son nom, restait rebelle aux traitements des plus illustres vétérinaires.

Tous les moyens imaginables furent employés pour combattre le mal, mais sans succès. Quand une bête était atteinte, il fallait se contenter de la voir souffrir, languir, et mourir. — ce qui était bien triste pour les âmes sensibles et bien désastreux pour les petites bourses !

Une pauvre vieille possédait pour toute fortune un agneau. Elle le menait paître le long des routes, le soignant, le dorlotant comme un bébé chéri, jusqu'au jour où il serait d'un âge raisonnable à passer par les mains du boucher. Ce qu'elle aimait son agneau serait difficile à faire comprendre, et dans son excès de tendresse elle l'avait surnommé Benoît en souvenir d'un cavalier qu'elle avait eu en 1822.

Quand l'épidémie éclata, la vieille faillit mourir de peur. Elle ne vivait plus, et les nuits comme les jours passaient pour elle dans les plus cruelles angoisses. Mais hélas ! malgré ses précautions, un matin Benoît tomba malade, et la bonne femme dans son désespoir aurait bien volontiers consenti à avoir la gale à la place de son agneau.

Elle acheta force remèdes, mit dans le ratelier l'herbe la plus fraîche, prit même la bonne saint Anne — rien n'y fit — l'état de Benoît empirait, et son heure dernière semblait avoir sonné.

III

Après le départ du recorder, comme l'honorable F. X. A. Trudel la plume à la main, se remettait d'assez méchante humeur à un abattage de francs-maçons, on vint lui annoncer qu'une paysanne d'un âge très avancé demandait avec instance à lui parler.

— Bien que je sois très pressé, faites la entrer, répondit-il. Le divin maître n'a-t-il pas dit : — Laissez venir à moi les petits enfants — et serais-je moins charitable que lui en fermant ma porte aux vieilles femmes ?

La paysanne fut bientôt introduite, et soit émotion, soit qu'elle fût intimidée de l'aspect d'un homme aussi grand, elle se contenta de pleurer sans pouvoir proférer une parole.

— Brave femme, calmez vous, fit avec bonté l'honorable Trudel ; s'il est en mon pouvoir d'apporter quelque consolation à une douleur aussi vive, soyez certaine que je le ferai.

Alors la vieille reprenant un peu courage, lui glissa un écu dans la main, et d'une voix entrecoupée par les sanglots : — Mon pauvre Benoît... mon pauvre Benoît ! marmurait-elle, vous seul pouvez le sauver sauvez-le !

— Expliquez vous plus clairement, pauvre femme, continua le chef des Gastors, que cette scène commençait à l'attendrir, et dites moi comment je puis sauver la vie de votre enfant...

— Hi ! hi ! hi... ce n'est pas un enfant, c'est mon mouton qui a la gale... et hi... hi... hi... On m'a dit que vous étiez un saint homme et que vous faisiez des miracles... répondit la vieille toujours sanglotant.

Le grand vicairé s'était levé, pareil à un ressort qui se détend brusquement, et la vieille de continuer :

— Hi... hi... hi... je vous ai remis un écu... hi...

COUACS

Etant sur le point de se marier, X... prend des renseignements sur son futur beau-père.

— On le dit avarié ?

— Si avarié qu'il va passer l'hiver à Nice pour économiser le bois à Paris.

— On ajoute qu'il est envieux ?

— Si envieux que lorsqu'il voit un chien, il voudrait avoir quatre pattes.

— Ma foi, tant pis ! Je me marie tout de même. Je suis dans les affaires, il me faut une famille...

— Pourquoi cela ?

— Parce que, à un moment donné, je ne saurais où laver mon linge sale !

Deux idiots s'abordent :

— Oh cours-tu, comme cela ?

— Plus loin que tu ne crois.

— Bah !

— Oui. Je vais, de ce pas, à la gare Lazare où je prendrai le train pour le Havre, je file sur New York.

— Imprudent, ignore-tu que New York est un des plus gros ports américains ?

— Eh bien ! après ?

— Après... Mais, malheureux, ils ont la trichine !

Donnez-moi un cigare « DOCTOR », je ne fume pas autre chose.

On parle beaucoup en ce moment des fusils à répétition.

— Oh le progrès s'arrêtera-t-il !

s'écriait hier à ce propos Guilbolland. Les fusils à répétition !... c'est effrayant !... songer qu'on pourra désormais être tué plusieurs fois !

Inscription euillée dans une vigie, aux environs de Bordeaux :

In vino veritas.

L'ivrogne seul voit juste et son verre [vermeil] Pour lui la terre tourne et pour nous le [soleil].

Cette inscription est placée sur un cadran solaire.

Bureau, assez déguenillé, rentre pochard à la maison.

Sa femme lui reproche amèrement de dépenser tout son argent chez le marchand de vin, au lieu de s'acheter des habits propres.

— Eh quoi ? s'écrie Boireau, c'est par économie : les culottes du mannequin coûtent encore moins cher que celles du tailleur !

De tous les pieds dont il est fait mention dans l'histoire, ceux de la Reine Berthe, de Charles Thibault et autres, il n'y en a pas qui aient acquis une renommée semblable à ceux de Cizole.

Cizole a des pieds de cochon qui feraient venir l'eau à la bouche de St Antoine. Cizole a élevé la charcuterie à la hauteur d'un art. Ses saucissons de Lyon, ses saucissons à l'ail, ses cervelas et ses galantines remportent la palme à Montréal. Le restaurant de la Renaissance No. 72 rue St Laurent offre tous les jours aux clients un menu des plus recherchés. La cave de l'établissement contient les vins des meilleurs crus. Observez que les prix de Cizole sont des plus modiques.

— Pardon, Sargent, pourriez-vous me dire substantiellement parlant, pourquoi est-ce que la lettre H elle est aspirée dans « haricot ».

— Ça dépend clampin, quand les haricots sont crus, on prononce des « haricots », mais lorsqu'ils sont cuits, on dit « z'haricots ».

— Pourquoi ça, sargent ?

— Imbécile ! parce que la cuisine retire l'aspiration de l'H.

— X —

— Puisque nous sommes sur les H, comment s'écrie « sapeur » sargent ?

— Sapeur ?... Sapeur ?... S... a... p... h... e... u... r... sapeur.

— Vous croyez que sapeur prend une H, sargent ?

— Triple idiot..., as-tu jamais vu des sapeurs sans H ?

Ambitieux, le docteur X... Très ambitieux.

— Enfin, je trouve, disait-il hier, qu'on est ingrat envers les médecins. C'est à peine si, de temps en temps on élève un monument pour perpétuer la mémoire de l'un d'eux.

— Par exemple, docteur ! Tous les cimetières en sont pleins !